

MEURTRE AU PAYS SÉNOUFO DANS *SALI* DE SIBIRINAN ZANA COULIBALY

Amadou DIARRA

Institut des Hautes Études et de Recherches Islamiques- Hamed Baba
de Tombouctou- IHERI-ABT (Mali)

diarraamadou80@gmail.com

Résumé : Cet article se propose d'analyser, à partir du roman *Sali* de l'auteur malien Sibirinan Zana Coulibaly, l'une des spécificités du polar africain. Il vise plus précisément à montrer comment l'écriture de ce roman s'élabore autour de l'opposition entre les valeurs traditionnelles et modernes. Le droit moderne, gréco-latin, est remis en cause dans la résolution de l'énigme sociale, culture et politique sénoufo. La justice est rendue selon les rites et coutumes de l'ethnie faisant apparaître la narration comme le résultat d'une âpre *négociation* discursive, située aux confluent du récit ethnographique et policier. A partir de la sociocritique, cette étude vise à déterminer les modalités par lesquelles la résolution de l'énigme dans ce roman montre les limites de la démarche hypothético-déductive, pour révéler un discours dissensuel. Cette esthétique dénote de la flexibilité du genre policier à s'adapter aux exigences sociales et culturelles locales qui l'enrichissent grandement.

Mots-clés : Droit, Justice, Polar africain, Rite, Tradition

KILLER'S IN SENOUFO'S COUNTRY IN *SALI* OF SIBIRINAN ZANA COULIBALY

Abstract: This article aims to analyze, based on a novel *Dirty* by Malian author Sibirinan Zana Coulibaly, one of the specificities of African crime fiction. It aims more precisely to show how the writing of this novel is developed around the opposition between traditional and modern values. Modern law, Greco-Latin, is called into question in the resolution of the Senoufo social, cultural and political enigma. Justice is administered according to the rites and customs of the ethnic group, making the narration appear to be the result of harshness negotiation *discursive*, located at the confluence of ethnographic and detective stories. From sociocriticism, this study aims to determine the modalities by which the resolution of the enigma in this novel shows the limits of the hypothetico-deductive approach, to reveal a dissensual discourse. This aesthetic denotes the flexibility of the detective genre to adapt to local social and cultural requirements which greatly enrich it.

Keywords: African thriller, Justice, Law, Rite, Tradition

Introduction

Le roman policier a toujours eu un lien étroit et privilégié avec la justice. Cette relation fusionnelle se présente tant dans sa rhétorique que dans son fonctionnement détectivo-victimo-criminel. De ses différentes manifestations sous les formes de roman-feuilleton au roman judiciaire centré sur l'enquête et la poursuite du criminel, la victime y tient une place particulière et importante à travers des motifs de l'erreur, de la machination, de la quête du coupable entre autres. Ce lien entre justice et littérature établit dans le roman judiciaire donne naissance au détective. Le genre devient, dès lors, le policier qui met progressivement à l'écart des juges d'instruction tout en notant des traces. Il se diversifie et simplifie sa structure. Le roman policier problématise la justice et la remodèle pour l'interpréter à sa guise. Cette narration sémantique, crime-transgression-coupable pose la question « qui a tué ? Whois did it ? ». Le genre naissant dit le vrai par l'intermédiaire du détective. S'il ne cesse de se laisser altérer dans sa structure, sa rencontre avec le continent africain joue sur les contradictions. A. Diarra (2018, p. 73) note à ce propos :

Ce roman policier africain naissant connaît aujourd'hui une très grande expansion grâce aux spécificités scripturales et linguistiques apportées par les écrivains du continent. Ces auteurs de l'Afrique s'approprient le genre et lui donnent une nouvelle saveur aux couleurs africaines. Une réécriture du genre exprimant une double altérité de leur sensibilité et de leur capacité créatrice : celle du visage de l'Afrique, de son oralité et celle de la norme générique du genre

Le polar intitulé *Sali*, nous plonge dans la mystique et hiérarchisée société Sénoufo. Premier du genre de l'auteur, ce récit fait une intrusion dans le quotidien du village de Yèkaha. Cet environnement paisible voit sa gaieté attristée par la disparition d'une fillette nommée Fêêrê. Son crime est attribué à la coépouse de sa mère. Le dénouement de l'énigme prendra en compte toutes les formes du monde de l'invisible qui ont lieu dans ce village et son environnement. Si ces nouvelles formes d'enquêteurs ne parviennent pas à démêler le crime, elles donnent, dans cet espace cultuel et culturel, des pistes indéchiffrables pour sa résolution. Principal suspect, Sali est mise sur le banc des accusés. Son procès est organisé et dirigé par les anciens du groupe ethnique. Le récit s'ancre dans une résolution ethnosociologique. Accusée à tort, elle subira la sentence locale.

Dès lors, comment explorer cette singularité judiciaire dans un genre normé et flexible et où le paradigme de la modernité est perverti et chapeauté par la tradition ? Deux dogmes du monde qui se superposent et s'entrechoquent dans la résolution du crime. Qu'apporte cette approche renouvelée du droit dans le roman policier ? L'incursion des valeurs culturelles de ce groupe ethnique contrarie et renouvelle la trame narrative de l'investigation, de la lecture du droit dans cette jurifiction. La contre-écriture du polar de Sibirinan Zana Coulibaly respecte les traits du roman policier à énigme. Par ailleurs, la spécificité inédite et sociologique de la transposition scripturale de ce roman policier invite à une exploration culturelle des Sénoufos. L'analyse du droit dans les textes littéraires offrent une pluralité de lecture. Parler de droit dans cette réécriture policière chez Sibirinan Zana Coulibaly, c'est questionner la dynamique d'une approche acculturée du droit classique et montrer les relations existantes entre les deux disciplines.

Partant de la sémiotique-narrative et de la sociocritique, cette étude nous permettra d'appréhender l'originalité philosophique du droit dans cette jurifiction chez cet auteur. La théorisation des concepts de droit, de roman policier et de meurtre constituera notre première approche et permettra d'appréhender le syncrétisme opéré dans ce récit. Afin de comprendre cette dynamique du polar chez cet auteur, le second point de notre étude s'articulera le fonctionnement littéraire de l'histoire de la recherche de Fêêrê et un troisième et dernier point mettra en lumière la particularité des deux disciplines en pays Sénoufo.

1. Perception théorique des concepts de droit, de roman policier et de meurtre

Le roman policier est une suite logique et raisonnée de faits. Pour les théoriciens du genre policier comme Boileau-Narcejac, (1994, p. 3), « Enquêter, c'est construire un édifice d'induction et de déduction. C'est donc forcément mettre à la place d'un récit heurté et violent un discours fait de discussions subtiles et de conflits d'arguments ».

Ils continuent en argumentant « La loi doit s'appuyer sur la preuve, et, pour que la preuve élimine les passions qui ont conduit au crime, elle doit se borner à rassembler et ordonner, que des faits. » (1994, p. 3). Or, dans sa radioscopie de la société senoufo, l'auteur charge un récit qui est sans cesse corrigé. Cette posture des théoriciens se perçoit autrement densifiant de facto

sa discursivité. A l'annonce du sexe de la victime et de sa proximité avec sa famille, Sali devient suspecte et coupable, l'indice de l'oracle lui correspond traits pour traits.

Subséquemment, piégée par son acte prémonitoire, son erreur fut d'avoir été prise d'une très forte appréhension et s'être retournée à la maison récupérer sa fillette alors que tout le village se dirigeait vers les champs. Bien qu'accablée par les villageois, elle ne cesse de clamer son innocence tout restant confiante « Face à ces fausses charges, elle se retrouva seule contre tous. Du jour au lendemain, elle devint indésirable », (Coulibaly, 2019, p. 54). Cette déréalisation sémantique de l'énigme est remarquée par Puis N'Gandu Nkashama, (2002, p. 192), « l'essentiel de l'intrigue est condamné par ce que la société a déterminé comme une « faute », un acte réprouvé et châtié, parce que susceptible de l'ébranler dans ses propres bases. ».

Dans une esthétique vériste, si face à l'adversité nous perdons nos parents et amis, à Yèkaha, Sali put compter sur la personne de Singuèfôlô Tuo. Brave paysan réputé pour son courage et sa force herculéenne, il « croyais en elle et comptait le faire savoir au moment opportun ... Selon lui, les plus faibles doivent être défendus en toutes circonstances ». (Coulibaly, 2019, p. 55). Le schéma lacunaire du droit et du genre policier laisse percevoir une fiction juridique spécifique dans sa résolution et le dévoilement de l'identité du coupable.

Très méfiants des personnes ressources appelées pour l'enquête, il ne cesse de dénoncer leurs erreurs judiciaires qui conduisent la population en erreur, « une innocente sera forcée d'endosser ce crime odieux alors qu'elle ne cesse de clamer son innocence », (Coulibaly, 2019, p. 59).

Dans la résolution finale du problème criminelle, le grand jour du procès arriva. Préparée psychologiquement à une inévitable condamnation, Sali se demeura sereine. Assise devant sa porte, elle fut cueillie par « des hommes en uniformes des chasseurs donso, elle le comprit », (Coulibaly, 2019, p.61). Récit transgressif de la norme générique, la suspect/coupable est conduit non pas par des agents de la sécurité régalienne de l'Etat mais par ceux de la population du village, les donsos. Le langage juridique du texte s'oppose et se superpose au langage institutionnalisé de la cour. Le lexique se pare du local. La rigidité des termes de droit, codifiés sont remplacées par le langage commun et usuel à tous.

Par cette entremise, cette réécriture présentera aussi une autre forme de cour de justice selon les coutumes et les rites de la contrée. L'auteur

problématise la justice, la réorganise et l'interprète. La cour du chef fait office dans ce récit. Sali est placée au beau milieu de l'assemblée. Les bourreaux/justiciers, l'un après l'autre se succèdent pour l'assaillir de questions et l'accuser à tort. Ici, c'est le griot en sa qualité de conseiller, de conciliateur, de garant des secrets séculaires et de porte-parole de la société qui est le premier à prendre la parole pour exposer les faits :

Ce matin nous nous sommes réunis ici pour élucider cette affaire afin que les coupables et leurs complices soient sanctionnés selon, nos us et coutumes et conformément à la gravité du crime. Cette femme-là est pointée du doigt comme étant la seule coupable. De nombreux témoins l'ont entendu proférer des menaces graves contre la fillette et sa mère. (Coulibaly, 2019, p. 61).

A la suite de cette présentation aux allures de sentence, une machination accusatrice semble se profiler. Alors commença la confirmation de l'identité de la coupable et les questions sur la victime et du lieu où elle aurait mis le corps. Pour toutes réponses à ces interrogations, Sali d'une voix placide qui ne trahissait aucune émotion clama son innocence et dit ignorer l'endroit où se trouverait le corps.

A l'instar de la littérature juridique, le roman policier saisit et obéit aussi aux codes du droit. Dans une confusion de rôle, juge et ministère public, ce fut alors le chef des chasseurs qui intervint. A toutes ses questions, elle opposera son innocence, « je ne suis impliquée ni de près ni de loin dans la disparition de cette fillette, sa disparition, m'a également traumatisée, ça aurait pu être la mienne, persista Sali », (Coulibaly, 2019, p. 62). Cette dynamique scripturale relevant du local, pervertit le genre et l'enrichi dans son africanisée. L'introduction de nouvelles homogénéités normatives et de codes linguistiques sociales est souligné par A. Diarra (2018, p. 144) en ces termes : « Ces éléments identitaires relèvent d'une emprise du sacré. Mais ils laissent transparaître aussi un sentiment de vénération religieuse mêlé à l'angoisse impliquant, de ce fait, le strict respect des interdits et des codes de bonne conduite spécifique à chaque groupe ethnique. »

2. Fonctionnement littéraire de l'histoire de la recherche de Fêêrê

Au regard des hommes du Droit, « Une enquête de police désigne l'ensemble des actes accomplis par les services de police ou de gendarmerie (audition, perquisition, interpellation...) sous la direction du procureur de la République ou du juge d'instruction, afin de constater les infractions, d'en

rassembler les preuves, et d'en identifier les auteurs pour les mettre à la disposition de la justice.⁶⁴

Or, dans cette adaptation de Sibirinan Zana, cette construction minutieuse et empirique du genre est transgressée. L'investigation qui est de l'ordre du détective ou de la police prend une couleur locale. L'enquêteur est remplacé par des chasseurs traditionnels *Donso*, des féticheurs et des voyants. Relevant du microcosme, ces derniers ont toujours eu l'approbation de la population.

Il est à noter que les sociétés africaines sont profondément ancrées dans le culte de l'ancêtre. Ces valeurs léguées depuis des générations sont une sorte de boussoles et de chartes sociales. Elles les orientent et les conseillent dans leurs activités quotidiennes. Xavier Garnier (1999, p. 2-3) note à ce propos : « Toute la tradition narrative orale est saturée de surnaturel. Tout se passe comme si les magiciens, les sorciers, les objets merveilleux qui hantent les récits, tenaient leurs pouvoirs de l'oralité elle-même. »

C'est ainsi que dans le processus du rétablissement de l'ordre sociale troublé, le récit met en scène plusieurs types d'enquêteurs endogènes qui, les uns après les autres, n'aboutissent pas à la résolution de l'énigme criminelle bien qu'ils aient donné des indices permettant son élucidation.

La confrérie des chasseurs *Donso* est d'abord convoquée car « Fêrê a disparu sans laisser de traces », (Coulibaly, 2019, p. 29). Réputé pour sa connaissance de la brousse et dotés de pouvoirs surnaturels, le *Donso* est aussi garant de la sécurité et du bien-être de tout le village. « On préférerait leur faire appel pour les cas de vol, de disparition, de litiges personnels ou intercommunautaires que de faire appel à la police ou à la gendarmerie. Ils avaient une bonne réputation et étaient respectés pour leur courage et leur savoir-faire. »

Cette dynamique du genre de l'auteur met en scène une nouvelle approche qui plonge le lecteur dans les abscisses du groupe Sénoufo, déconstruit et réinvente ses limites tout en laissant percevoir un discours dissidentiel à sa logique cartésienne. Franck Evrard, (1996, p. 9-10) l'explique en ces termes :

Le genre policier a connu des transformations qui l'éloignent de l'image répétitive et réductrice du roman à énigme centré sur le problème logique à résoudre (...) et ouvre sur une problématique sociale ; (...) ou sur une psychologie propre à la victime ou au meurtrier.

⁶⁴ Source : ministère de la Justice française, consulté le 24 mars 2018 sur le site <https://droit-finances.commentcamarche.com/faq/4129-enquête-de-police-definition>.

Avatar de la colonisation, la police relevant du modernisme est crainte et rejetée par la population. Leur bavure et corruption étaient de légion. Toutefois, malgré leur maîtrise de la brousse, les *Donso* ne parviennent ni à retrouver le corps de la victime ni les traces du coupable, « Les investigations dans la brousse, dans les villages voisins, les puits, les marigots n'avaient rien donné. Le corps de la fille ne fut pas retrouvé. Leurs géomanciens ne furent pas à la hauteur du problème. » (Coulibaly, 2019, p. 34). L'échec de la mission octroyée à ces personnes fortes versées dans la brousse et porteuses de pouvoirs supranaturels bouleversa le village et ses alentours. La science invisible superposée à la science rationnelle bute dans la résolution de l'énigme criminelle.

C'est alors qu'éprouvé par la perte de sa fille, Sônán Sékongo après consultation de la plus haute autorité du village de Yèkaha à la personne de Siaka Ouattara, chef du village, pour conseils, décide de « recourir aux fétiches », (Coulibaly, 2019, p. 37). En effet, dans ces environnements voués aux ancêtres, « les fétiches étaient extrêmement craints. », (Coulibaly, 2019, p. 38). Le Komo de Solo fut ainsi sollicité. Il était célèbre et les gens se racontaient ses prouesses. Son travail étant nocturne et interdit à l'œil profane. C'est alors que le griot demanda aux villageois de rester terrer dans leurs concessions car Seuls les initiés pouvaient se permettre de sortir même si les coups du Komo sont imparables et violents. La nuit fut terrifiante et longue, Solo fit le tour du village, « son vacarme avait marqué les esprits des habitants de Yèkaha », (Coulibaly, 2019, p. 40). Cette transposition du genre en milieu Sénoufo densifie la trame narrative policière. L'achoppement des deux types de mystères endogène et rationnelle densifient la trame narrative du crime. La convocation du mystère étant du roman policier se présente dans ce texte sous la chape du détective-enquêteur. Cependant, bien que l'imaginaire de l'invisible surplombe le village, la victime n'est pas retrouvée. La main maléfique derrière ce malheur reste toujours tapie dans l'ombre. Mais avant de prendre congé du village, Solo souligne : « Après mes investigations de la veille, j'ai découvert que l'enfant n'est plus vivant et n'est dans le village. Mes cauris ne mentent jamais. » (Coulibaly, 2019, p. 64).

A cet effet, K. Meintel (2013, p. 125) fait valoir que :

Les auteurs africains ne sont d'ailleurs pas les seuls à utiliser des éléments surnaturels dans leurs polars. En effet, même des auteurs classiques tels Poe, Collins ou Christie mettent en scène des « mystères » ou évoquent des pratiques magiques dans leurs romans d'énigme.

Par la mise en scène d'une plurivocité d'enquêteurs, l'auteur déconstruit et réinvente les normes génériques. L'enquête au pays Senoufo, ethnies réputées et craintes pour sa maîtrise de la science occulte va à contre-courant et densifie la trame narrative policière et sa rationalité scientifique. Le nœud du dénouement met en scène un jeu manifeste devant aboutir à relever l'identité du coupable et au rétablissement de l'ordre social perturbé. L'énonciation de l'enquête est consécutive à un crime qui doit aboutir à l'arrestation du coupable et le confronter face à la justice. Or, dans cette contre-écriture de l'auteur, celle-ci bute à une société qui a ses propres codes, ses valeurs singulières et sa propre organisation structurelle. Conséquemment, on observera à la suite de Christian Biel (2000, p. 22) que « La fiction littéraire invente des personnages et des stratégies qui modifient les frontières et ouvre la possibilité de ne pas reproduire les rôles et le monde tel qu'il est, en principe, fixé par les normes du droit. » Après l'échec des deux premiers investigateurs endogènes et dans la continuité de la restauration de la vérité, une très réputée devineresse est appelée en renfort, « *Sandotcha*, une devineresse dont la renommée avait traversée de nombreuses contrées. On disait qu'elle avait « la main claire », qu'elle voyait très « bien et très loin ». Ses rapports avec les génies étaient parfaits ... *Sandotcha* était une initiée du *Sandogo*⁶⁵ », (Coulibaly, 2019, p. 50). Après consultation des génies sandogo, elle proclama à l'assistance, s'adressant particulièrement à Sônan Sékongo en ces termes :

Jeune homme, une main féminine très proche de votre famille est la responsable de la disparition de votre fillette. Ne chercher pas loin ... Comme le dit l'adage, le devin donne des indices et c'est à vous de joindre les pièces du puzzle pour vous orienter vers le coupable. (Coulibaly, 2019, p.52).

A ces mots, toutes les pensées convergeaient vers Sali, la suspecte sociale numéro un (1) de l'énigme. La culpabilité de cette dernière bien que toujours pas établie par des preuves concrètes semble se profiler et l'accabler malgré son insistance sur sa prétendue innocence. Elle sera de facto convoquée sur le banc de l'accusée. La posture des anciens du groupe à l'antipode du paradigme de l'investigation policière déconstruit son intrigue. Son enfant lui fut retiré de peur qu'elle ne s'enfuit. Cette succession de personnes douées

⁶⁵ Sandogo est l'une des innombrables sociétés secrètes propres au peuple sénoufo. Ses initiés sont généralement experts dans l'art de la divination. p. 50.

d'un pouvoir magique peut se lire comme l'échec de la tradition sur la modernité. A. Diarra (2018, p. 154) observe que

La convocation du mystère du roman policier s'allie allègrement avec l'évolution de la société malienne fortement codifiée et mystérieuse. Dans son sens le plus large, le meurtre est lié à la transgression d'un code social. Par son entremise, les groupes sociaux du Mali se dévoilent et se laissent interprétés dans leur intimité secrète afin d'aboutir à un résultat probant. Dans ce contexte de mystère, d'interrogation du corps de l'assassiné, le masque de l'individu ou celui de la communauté tombe. Le meurtre, perturbateur de l'éthique, jette un effroi dans cet imaginaire collectif social, alors que le corps de la victime interrogée, s'explique grâce aux investigations menées par les enquêteurs dans un processus de rétablissement de l'ordre moral et social d'antan.

En d'autres termes, la quête de la victime et le questionnement de son corps doivent aboutir à l'arrestation du coupable et le confondre avec les autorités compétentes pour le rétablissement de l'ordre violé. Cette assertion du genre se trouve mêlée et renouvelée. L'auteur met en scène des enquêteurs relevant de l'éthos socio-éthique qui usent de la magie et de la superstition dans le processus d'investigation. Ce postulat adapté dans ce récit est perceptible dans le déroulement du procès bien que la culpabilité de la suspecte ne put jusqu'ici être mise à nue. Un procès d'une toute autre forme se met méticuleusement en place avant le grand jour.

3. Manifestation de la diégèse du procès des mis en cause dans la disparition de Fêêrê

L'analyse de cette narration discursive sociale est perçue par Christian Biet, (2000, p. 13) en ces mots :

la littérature semble en effet mettre en scène et en récit une des formes majeures, structurantes, de l'organisation de la société. Elle représente la structure du droit et exprime ainsi esthétiquement une forme particulière de la vie et de l'histoire sociale. La littérature adopte un point de vue apparemment sociologique sur le droit et dont elle dépasse ce point de vue.

Ce procès aux couleurs locales met à nue la flexibilité du genre qui se prête à toutes les formes de possibilités rhétoriques que structurelles. A l'instar de la littérature en générale, le roman policier a un lien étroit avec la justice. Dans cette entremise d'une approche endogène, le village du village, le griot, lest les notables jouent le rôle et la fonction de juges et partie civile. L'accusée s'offre un double rôle d'avocat et partie mis en cause. La place de la grande

concession du chef fait office du tribunal. L'écriture policière de l'auteur introduit des espaces et des faits originaux. Ancrage référentiel dans le processus de l'élucidation de la vérité, ce palais de la justice ouverte à tous laisse souvent attendre des approbations et des désapprobations émanantes de l'assistance. Les uns après les autres, chacune de ses personnalités villageoises fera plusieurs apparitions. Entre intimidation, insulte et menace du courroux des donsos, le griot en sa fonction de régaliennne que lui confère la société lance le premier cette machination judiciaire. Puis ce fut le chef du village Siaka Ouattara de clore la séance en livrant Sali au verdict des chasseurs. Sali comme dans un dernier sursaut d'orgueil affirme : « Je suis prête à tout subir, mais je n'endosserai jamais un crime que je n'ai pas commis, très déterminée à ne pas céder à une quelconque intimidation, fut-elle psychologique ou physique », (Coulibaly, 2019, p.64). Ce récit semble mettre en lumière une des prémices de l'émergence de la femme.

Voir, une femme tenir tête aux garants de la société était inédit. Nonobstant toutes ses menaces à peine voilées et si bien que sa culpabilité ne put être prouvée au cours de cette audience, Sali resta sereine et butée sur sa position.

Le processus du dévoilement du coupable continue sous une tout autre forme plus brutale et deshumanisante à la suite de la littérature du droit s'approprie sa doctrine de cas et de souffrance. Cette partie était réservée aux donsos qui malgré la violation d'une loi, ne souhaitent son application surtout à une femme. Ce supplice appelé le bain infernal est : « une piscine méphistophélique dans laquelle devrait se baigner leurs victimes ; toute personne, même très tenace, qui entrerait en contact avec eau brûlante, changeait systématiquement de langage. », (Coulibaly, 2019, p. 65).

D'ores et déjà condamnée par la société, « des jeunes chasseurs lui ligotèrent les deux mains à l'aide d'une ficelle qui pénétrait dans sa chair et causait une vive douleur, avant de la conduire à la marre en lui assénant des coups de fouets. Leurs fouets composés de plusieurs lanières en cuir tordues ou tissées, étaient spécialement fait pour torturer. La brûlure provoquée par ses coups faisait cracher la vérité », (Coulibaly, 2019, p. 65-66). Si la quête de la vérité est un exercice cérébral et objectif, elle en est tout autre dans ce récit, la violence, l'humiliation et les intimidations survolent le processus d'une juste lecture du droit. Le coupable n'est pas sujet de joug oratoire entre hommes de droit.

Christian Biet, (2000, p. 22) soulignera cette appropriation du droit dans la fiction littéraire en ces termes : « la fiction littéraire invente des personnages

et des stratégies qui modifient les frontières et ouvre la possibilité de ne pas exactement reproduire les rôles et le monde tel qu'il est, en principe, fixé par les normes de droits ».

Fait rare et impensable, s'immiscer dans une affaire relevant des donsos constitue un crime contre les valeurs sociétés d'une part et une offense à ces hommes doués de pouvoirs mystiques d'autre part. C'est ainsi qu'apparu Singuèfôlô Tuo, adjuvant et défenseur de dame Sali qui s'insurge et demande la continuité des investigations pour trouver le vrai coupable au lieu de punir cette pauvre qui ne cesse de clamer son innocence car : « depuis le début de cette affaire, elle est restée fidèle à ses mots et ce, malgré toutes les intimidations. Que voulez-vous enfin ? La torturer n'est pas la solution. », (Coulibaly, 2019, p. 66).

Cette trame narrative tropicalisée densifie la linéarité de l'intrigue en adoptant une originalité discursive. En ce lieu hiérarchisé et voué aux cultes de l'ancêtre, toute violation éthique et sociale devant être sanctionnée, il est aussitôt saisi sous l'ordre du chef des donsos et ligoté au côté de Sali. « Il venait de commettre un acte de bravoure pour certains et une entrave à l'exercice de la justice pour d'autres, en essayant de défendre cette pauvre dame sans défense, coupable et condamnable aux yeux de l'opinion publique. », (Coulibaly, 2019, p. 67).

Cette attitude du jeune qui venait de s'opposer aux méthodes brutales et avilissantes de ce tribunal local lui sera fatale et douloureuse. Sali et son fougueux défenseurs presque dénudés et sont contraints de plonger dans cette eau « brulante et malodorante ... l'humiliation qu'elle était en train d'endurer était bien plus. Singuèfôlô Tuo, initié au pôrô avait appris à supporter la douleur lors de son initiation et aussi à travers les expériences de la vie », (Coulibaly, 2019, p. 67).

Si cette épreuve avait fait fléchir les plus téméraires, seules l'humiliation et sa dignité subies confondaient Sali, « elle, une femme si pudique, dénudée, frappée publiquement et en plein jour sous le regard de tous pour un crime dont elle n'avait la moindre idée. Que la vérité triomphe ! ne cessait-elle de répéter au fond d'elle ... La pauvre infortunée fut roulée et piétinée dans la boue à leur guise, ensuite ils lui coupèrent les cheveux à l'aide d'un tesson ... des filets de sang coulait le long de son dos. L'abondance de la fange fit rétrécir l'étoffe qui couvrait ses parties intimes à telle enseigne qu'elle ne laissait plus de place à l'imaginaire », (Coulibaly, 2019, p.68-69).

Or, comme l'explique Michel Foucault, (2004, p. 99) « si on laisse voir aux hommes que le crime peut se pardonner et que le châtement n'en est pas la suite nécessaire, on nourrit en eux l'espérance de l'impunité (...) Que les lois soient inexorables, les exécuteurs inflexibles ».

On note que toutes ses sévices blessants ont pour but de faire craquer la suppliciée qui malgré son état déshonorant reste campée sur ses mots. Pour ainsi empirer la situation, le jeune homme et elles sont trimbalés nus et crasseux dans tout le village. Après cette tournée, ils sont « installés dos à dos et les pieds allongés sous le soleil incandescent », (Coulibaly, 2019, p. 70).

Conséquemment, toutes ces tortures d'une forme n'ont pu ébranler la dame. A cet instant, certains commençaient à compatir à sa cause et se demandent si elle n'était malheureusement pas victime d'une erreur de la justice traditionnelle. Singuèfôlô Tuo, l'infortuné justicier, brave et fidèle à ses valeurs ne cesse de crier l'innocence de Sali durant toutes ses tortures. Le soir, les suppliciés regagnèrent la concession du chef du village. Compatissant malgré leurs acharnements sur la dame, ils prirent la décision de les libérer. Justicier de Sali, l'intrépide homme demanda aux notables ce qui adviendrait de la dignité bafouée de la dame.

Craignant un dérapage de la part de Sali après cette mésaventure, le comité de sages trancha qu'elle reste quelques jours chez le chef. A l'observation, après de telle déconvenue, certaines personnes sont enclines au suicide, « elle resta donc chez le chef pour sa propre sécurité et sa fille, seule personne pour qui elle accepta de supporter ces supplices, lui fut remise... Ce soir-là, Sali pleura à profusément dans la chambre », (Coulibaly, 2019, p. 71).

Dans cette dimension poétique du visible policier et de l'irrationnel du pays Sénoufo, La douleur de sa dignité bafouée, battue et promenée nue dans tout le village lui montait si bien que l'idée de suicide lui parue une délivrance. Mais elle ne put le faire à l'idée de laisser sa fillette seule derrière elle. Dans ces univers, spatio-temporels, s'incrument les écarts et le renouveau de la modernité. A. Diarra, (2019, p. 56)

Entre déconvenues et regret, depuis le début de cette ténébreuse, le chef passe des nuits blanches et cela prit de l'ampleur depuis les sévices faites à la dame. Il ne cesse de se poser des questions sur ce problème non élucidé qui risquait de lui faire perdre la face : « Et s'il s'était laissé entraîner aveuglement par les événements ? Et, si la jeune femme était innocente ? D'ailleurs son innocence pour lui ne faisait plus de doute, mais les opinions des autres comptaient beaucoup », (Coulibaly, 2019, p. 74).

A l'analyse, l'approche du genre de l'auteur construit des espaces locaux pour les explorer et déconstruire le droit classique par l'insertion du droit traditionnel. Or, celui-ci se heurte à une réorganisation et une insertion discursive des intrigues et ne parvient à résoudre le problème. Débordant le cadre juridique, le griot renchérit et fait remarquer au chef : « c'est vrai chef, elle est vraiment opiniâtre, la population nous observe. Nous avons perdu une fillette, maintenant qu'une innocente a été torturée à tort, nous allons bientôt perdre la face ... Nous devons trouver la main invisible dissimuler derrière cette affaire, on ne peut plus énigmatique », (Coulibaly, 2019, p. 75). La philosophie judiciaire traditionnelle est en faille et mise à nue. Les juges et partis semblent se confondre et ne cessent de se questionner. Le crime perpétré représente le facteur primordial narratif du genre et la présentation du coupable devant une autorité procédurière clos l'énigme. C'est pour cela que Yves Reuter, (2005, p.46) souligne qu'il est un « délit grave juridiquement répréhensible. » Un décalage scriptural transgresse dans la représentation de la justice de l'espace social sénégalais conduit à une réappropriation du récit du crime et du droit. La dynamique de sa déconstruction introduit une toute autre forme dans le processus de dévoilement de la vérité.

3.1. La prédiction, une appropriation endogène de la dynamique judiciaire

Partager entre scepticisme et optimisme, le griot, conseiller du chef, ajoutera : « j'ai entendu parler d'une danseuse-prédicatrice qui a des vues très perçante... En communication avec les génies » », (Coulibaly, 2019, p.75). Dans cette énième convocation cosmogonique de la sérialité de l'auteur, la fracture culturelle achoppe la linéarité narrative de ce roman policier. (A. Diarra, 2019, p. 64)

Dans ce contexte sociohistorique, le récit semble redéfinir le dialogue juridique fissuré entre justice tradition et culte des ancêtres. La problématisation du crime fait appel à l'irrationnelle de cette danseuse atypique. Cette convocation d'un nouveau paradigme est remarquée par Boileau et Narcejac (1994, p. 36) en ces termes : « Qui dit vigueur de l'invention dit aussi mise en œuvre de thèmes neufs, recherche d'éléments jamais encore utilisés, lieux, motifs, personnages. ».

La nouvelle de l'invitation de la danseuse fit le tour du village. Partagée entre scepticisme, assurance et perplexité, la population s'en réjouit. Toutefois, les épreuves de Sali, pour donner suite aux révélations, Sandotcha

avaient donné raison aux adversaires de ces pratiques jugées caduques et obscurantistes. (Coulibaly, 2019, p. 75).

De la cours de du chef, le tribunal se transporta sur la place publique ou aura lieu la « la danse de la vérité » de lôhôtcha. Seule contre tous, tout le long des premières épreuves à l'exception de Singuèfôlô Tuo, Sali est soutenue dans cette ultime épreuve par sa famille. Le grand jour précéda à une invitation du griot de toute la population sur la place publique.

Si l'appropriation du genre en Afrique modifie sa trame narrative, celui de notre auteur subversion inintelligible dans sa quête de l'identité du coupable. A l'instar de nombreux polar du continent en proie aux forces cultuelles et culturelles, la découverte de la figure du coupable se réinvente. Dans ce récit au pays Sénoufo, la figure de l'enquêteur endogène est surplombée par la superstition. La pratique de la danseuse-prédicatrice accompagnée de ses choristes, de sa voix mélodieuse se pare de rites et procédures qui enchante le village dans l'identification de celui qui a violé les règles séculaires. Après l'exécutions de quelques pas qui parurent interminables aux yeux des habitants, elle dit : « O chef de village de Yèkaha, mes vérités sont très amères et peuvent faire mal aux oreilles ; dit-elle en se tournant vers le chef en personne, votre village va mal. La communauté des hommes de la nuit⁶⁶ y a semé du désordre. », (Coulibaly, 2019, p. 81).

Cette littérature de crise introduit une représentation du quotidien de la situation socio-historique, une réalité cauchemardesque de ce milieu. Le dévoilement de l'identité de la coupable renvoie le lecteur aux révélations Sandotcha, la devineresse, « une main féminine très proche de votre famille est la responsable de la disparition de votre fillette. Ne chercher pas loin », (Coulibaly, 2019, p. 52). En effet, lôhôtcha, la devineresse-prédicatrice conclut en ces termes : « C'est la grand-mère de la mère de la défunte », (Coulibaly, 2019, p. 83).

Et d'ajouter la victimisation de Sali due à la sorcellerie exercée sur elle afin de brouiller les pistes et parsemer de fausses indices « Cette femme a été manipulée, depuis le départ, par les hommes de la nuit. Ils l'ont poussé à revenir prendre sa fille. Son altercation avec sa coépouse n'était qu'une diversion commanditée depuis l'ombre par les mêmes personnes », (Coulibaly, 2019, p. 83).

Euphémisme employé pour désigner les sorciers. p. 81

Si les différents investigateurs endogènes ne purent dévoiler le nom, du coupable, elles eu le mérite de donner des indices sur son sexe et le lieu du corps de l'enfant. Telle une revanche sur la rationalité du modernisme, l'irrationnel pose des balises. Solo, le détenteur du Komo soulignait : « j'ai découvert que l'enfant n'est plus vivant et n'est dans le village. Mes cauris ne mentent jamais. », (Coulibaly, 2019, p. 46). C'est aussi dans cette dynamique discursive que conclut aussi lôhôtcha, la devineresse-prédicatrice : « O chef de village Yèkaha, dis à tes hommes de se lever et d'aller à la recherche de la fillette. Ils vont la retrouver aujourd'hui ; paroles de mes génies de l'eau et de la montagne. Dis-leur de bien chercher dans la forêt à l'est du village, elle s'y trouve. », (Coulibaly, 2019, p. 85). L'étrangeté de la tension narrative policière instituée par le meurtre introduit des figures de détectives et des hommes de droit d'un autre ordre mais aussi un dysfonctionnement de la justice.

Au demeurant, cette réécriture du monde de la superstition et/ou supranaturel, si elle se pose comme un obstacle par certains auteurs du continent, se relève ici un moyen permettant la résolution du crime et l'arrestation du coupable. La dépouille est retrouvée au lieu indiqué, « enroulée dans une cotonnade porte-bébé de couleur rose qu'utilisait sa mère pour la porter à califourchon. C'est un tissu très sacré, car elle symbolise la fécondité. », (Coulibaly, 2019, p. 89). On procéda à des incantations mystérieuses avant de toucher au corps et pour son inhumation telle que la tradition l'exige.

Conséquemment, le groupe des sorciers afin que la coupable ne les dénonce après son arrestation lui jette un sort. Elle est bannie du clan des hommes de nuit, devint muette, aphone et rendit l'âme deux semaines plus tard. (Coulibaly, 2019, p. 95). Cette sanction permettra d'assurer leurs arrières et continuer silencieusement leur forfait. L'intrigue narrative prend une tout autre autopsy.

Conclusion

Genre par essence codifié, le roman policier se laisse perverti sous la plume des auteurs. Ses différentes approches renarrative le récit et lui octroie une identité et une charge locale. Cet ancrage socio-éthique se lit dans ce récit policier de notre auteur. Celui-ci, surfant sur la plasticité du polar, plonge le monde Sénoufo et ses valeurs anciennes dans le cheminement de l'intrigue. Sa spécificité renouvelle d'une part les figures de (s) l'enquêteur (s)/détective

(s) dans le processus de la vérité et d'autre part, le mode classique de la justice. Brimade, offense et dignité bafouées sont les modes d'acquisition de la justice. Les pistes, les indices et la preuve scientifique laissent place à l'humiliation. La culture justicière reformulée est rendue par les sages du groupe ethnique présidé par le chef de village qui échouent à faire éclater la vérité, une mise en échec de la lecture du droit local. Dans cette transgression du récit policier, l'immiscion de la magie densifie le rétablissement de l'ordre d'antan. Telle une joute entre les mondes de l'invisible, du bien sur le mal, de la vérité sur le mensonge, les prédications mettent à nu les agressions perfides des hommes de nuit. Le bannissement et la mort du coupable peut se lire comme des moyens judiciaires du local.

Références bibliographiques

- BIET Christian, 2000, *Droit et littérature*, sous la Direction de Christian Biet, Littérature classique, n°40, www.persee.fr/issue/licla_0992-5279_2000_num_40_1, pp.5-22.
- BOILEAU-NARCEJAC, 1994, *Le Roman policier*, Paris, Quadrige.
- COULIBALY Zana Sibirinan, 2019, *Sali*, Bamako, La Sahélienne.
- De MEYER Bernard, HALEN Pierre, MBONDOBARI Sylvère, 2013, *Le Polar Africain*, Collection « Littératures des mondes contemporains », Série Afrique, n°8, Université de Lorraine.
- DIARRA Amadou, 2018, *Le roman policier de Moussa Konaté : une création entre modernisme et tradition* », Thèse de doctorat présentée à l'Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan-Cocody sous la Direction du Professeur Adama Coulibaly.
- DIARRA Amadou, 2019, « Moussa Konaté et le renouvellement d'une poétique du roman policier africain : Mise à crise de la raison scientifique ? », *Les Cahiers de l'ACAREF*, volume 1, N°3, pp. 58-81.
- EVARD Franck, 1996, *Lire le roman policier*, Paris, Dunod.
- FOUCAULT Michel, 2004, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Copyleft Yuji.
- GARNIER Xavier, 1999, *La magie dans le roman africain*, Paris, PUF.
- NGANDU NKASHAMA Puis, 2000, *Écritures et Discours Littéraires : Etudes sur le roman africain*, Paris, L'Harmattan.
- REUTER Yves, 2005, *Le roman policier*, Paris, Armand Colin.